

LES LIEUX DE MEMOIRE

PASCAL CONVERT

Je trouve intéressant qu'on dise que la mémoire peut construire un sujet malheureux ; mais l'être humain est-il voué au bonheur ? J'ai été frappé au début de cette matinée par cette question de la mémoire malheur-douleur.

L'histoire, la mémoire (des victimes), l'oubli (des héros)

Il faut revenir un peu en arrière, au déclenchement de la guerre au Kosovo. 1999, l'Otan intervient, les bombardements, et la guerre au Kosovo remet en scène des scènes que l'on connaît ou croit reconnaître : l'exode, les flux de population, qui évoquent mentalement d'autres scènes, des scènes de train, de brume, des vêtements, des colis, des enfants sur les bras ; cela évoque la déportation massive. En même temps que cette cohabitation d'images, s'est déclenchée une nouvelle stratégie médiatique. Cela est devenu une guerre de bombardement médiatique. La censure s'opère non plus par l'oblitération d'un fait, par une dissimulation, une occultation, mais par un bombardement massif d'informations, sans discrétion. Plus de signes discrets donc plus d'analyse possible. On ne peut plus trouver la censure, il devient très difficile de savoir quoi critiquer condamner, c'est une espèce de napalm, de bombe médiatique. Ce qui surgit dans cette modification médiatique c'est la figure de la victime, l'espace victimiaire remis en scène par les médias. À partir de cet élément du Kosovo, on se dirige petit à petit vers une légitimation de l'action par l'espace victimiaire : voir comment Bill Clinton avait justifié la déclaration de guerre en évoquant directement Hitler, la Shoah... *Dans les commémorations récentes, la victime occupe une place grandissante, dominante. C'est un premier élément de réponse par rapport à la douleur de la mémoire.* Si la mémoire sert à parler des victimes et plus des héros, elle est douloureuse. Si la culture de l'Éducation nationale en arrive là, cela posera problème, on entrera dans une autre culture. À partir du moment où l'on va vers ce culte de la victime, il devient difficile de parler de la mémoire des survivants. On va vers une délicatesse où il devient difficile de parler. *En même temps qu'on va vers le nécessaire travail de mémoire, on efface la mémoire des héros. Notre époque a horreur des héros ; ce glissement ruine la mémoire car elle ne peut plus se constituer sur un facteur positif, cela ruine non seulement la mémoire des héros, mais aussi des victimes car les uns et les autres étaient souvent les mêmes.* Dans notre époque, la volonté de dissocier les deux faces d'une pièce de monnaie pose problème.

Les lieux de mémoire, l'état, les oublis

Je suis allé récemment à deux endroits.

D'abord au mémorial de la Shoah dans le 4^e arrondissement de Paris. J'ai été frappé que la liste des victimes commence à la rafle du Vél d'Hiv. Or je ne suis pas historien, mais la persécution contre les juifs de France a commencé avant la rafle du Vél d'Hiv. Je veux parler par exemple du livre de Jean-Jacques Bernard, fils de Tristan Bernard interné à Compiègne avec 1 000 juifs de France à partir du 11 décembre 1941 donc avant le Vél d'Hiv. De ceux-là il n'est pas question ; or il y avait là le frère de Léon Blum, Pierre Lévy, des personnes très considérables, l'intelligentsia française. De ceux-là il n'est pas question. Pourquoi ? J'ai une petite idée. À un moment, on commémore, on dit : eux sont des victimes, eux non. Comment nommer ceux de Compiègne si ce ne sont pas des victimes ? ils ont pour la plupart fini en Silésie.

Sur le Mémorial, il y a la statue de Dreyfus. Cela m'a étonné car elle a été faite pour la cour d'honneur de l'École militaire. Elle n'y est jamais allée. Elle a erré dans Paris, aux Tuileries, boulevard Raspail, elle a disparu, on la retrouve au mémorial de la Shoah. Je trouve légitime que Dreyfus soit considéré par les personnes qui ont organisé ce Mémorial comme un des leurs, mais que la République française ne mette pas la statue à l'École militaire, cela est scandaleux. Car Dreyfus, c'est profondément la république. Quand la mémoire est gérée de cette manière, non pas par les gens qui ont fait le Mémorial de la Shoah, par un laisser-faire, un laisser-aller républicain, c'est très dangereux. Et là, la mémoire apporte un malheur, bien plus grave, celui de l'oubli.

Ensuite au camp de Gurs. Dès 1936 le camp de Gurs a été construit pour les brigades internationales ; ensuite il a été utilisé pour comme beaucoup d'autres camps français pour la préparation à l'extermination des juifs français ; dans un troisième temps, ce camp a servi pour les collaborateurs. J'arrive à Gurs. C'est toujours pareil, une forêt, un chemin, on ne voit rien, c'est terrifiant. On ne voit rien comme dans *Shoah*, ce film magnifique où Lanzmann nous donne à regarder, pas à voir. C'est cela la question de cinéma, regarder, et non voir. Cette route, ce ne sont pas des bouleaux mais des pins. À un moment, je vois un panneau qui indique un monument ; je

cherche le monument ... est-ce le cimetière ? Je m'avance avec George Duffau (fils de Joseph Epstein fusillé au Mont Valérien) vers l'entrée du cimetière ; il y a deux plaques, on s'aperçoit que le cimetière est spécifiquement pour la communauté juive exterminée à Gurs, puis pour ceux qui avaient la force d'y aller, à Auschwitz ; je trouve légitime que le consistoire de Bade-Wurtemberg et l'état d'Israël s'occupent des leurs. Mais il y a une autre plaque, à droite, où il est écrit : « Ici les brigades internationales aussi ont été emprisonnées ». Là, j'ai failli tomber par terre ; les gens des brigades avaient été séparés des républicains espagnols, ils étaient considérés comme des élites, des professionnels, ils savaient ce qu'ils voulaient ; on les a internés à Gurs, environ 30 000. Le « aussi » m'est resté en travers de la gorge. D'un coup on est dans le révisionnisme historique... Le jeune qui arrive dans cette reconstitution ne peut rien comprendre. Si les accords de Munich n'avaient pas eu lieu, peut-être la destruction des juifs d'Europe ne se serait-elle pas produite ?

Donc que d'un côté une communauté ait ses victimes, je trouve cela respectable, légitime ; que de l'autre côté l'on ne s'occupe pas de sa propre histoire, je trouve cela très dangereux pour l'avenir. *Il est de notre responsabilité qu'on en arrive à dire que la mémoire apporte du malheur.*

CLAUDE EVENO

Pascal Convert, n'y a-t-il pas un héroïsme partageable à Gurs entre républicains espagnols et juifs internés là ? Ce sont aussi des intellectuels juifs qui étaient à Gurs.

PASCAL CONVERT

Les juifs de Compiègne ont été considérés comme des Français républicains, il y a eu des débats dont le livre de Bernard relate les contenus. Il raconte l'engagement de ces républicains juifs par rapport à l'action de résistance, résistance éthique loin de tout communautarisme. Mais après l'instrumentalisation par notre époque qui ruine les héros, c'est quelque chose qui se paiera cher moralement. Qu'à un moment donné on ne puisse pas dire que les gens fusillés au Mont Valérien sont des héros est un vrai problème. On parle de la torture vécue par Joseph Epstein et tant d'autres, je pense à la mort de Jean Moulin, mais ce n'est pas cela qui fait un héros, c'est son engagement. Ils savaient qu'ils allaient mourir, ce n'étaient pas des enfants ; on ne peut pas les transformer en victimes. À côté de cela, il y a des gens qui sont des victimes et auxquelles on doit compassion. Mais ce n'est pas le même destin.

CLAUDE EVENO

Dans ce contexte, dans la démission d'un exercice de mémoire qui fait qu'il y a une sorte d'injustice vis-à-vis de l'héroïsme, est-ce que l'artiste a un pouvoir d'action ? Peut-on œuvrer par l'art à dénoncer, faire basculer les choses ?

PASCAL CONVERT

Cela ne se passe pas ainsi. *L'art n'est pas quelque chose d'impliqué, mais quelque chose d'engagé dans le sens d'un sentiment.* Dans les aventures que j'ai pu vivre avec le Mont Valérien, avec l'interdiction de mon film et bien d'autres choses, rien n'est venu d'un calcul ; tout participe d'une espèce d'irrationalité. *À un moment je suis bouleversé par un sentiment et j'ai la puissance émotionnelle de le traduire. L'artiste est dans une forme d'irrationalité où il peut recevoir la douleur ou le bonheur.* Dans le projet que je mène autour de Joseph Epstein, je vais mettre le paquet, pas en termes politiques, partisans, mais parce que je pense que c'est un très grand homme, parce que je l'aime ; c'est tout.